Quarante-sixième année. — N° 154 (EDITION DU MATIN) LUNDI 3 JUIN 1901.

Journal de Roubaix

TARIF D'ABONNEMENTS.— Roubaix-Tourcoing, le Nord et les départements limitrophes : Trois mois, 5 fr. ; Six mois, 9 fr. ; Un an, 18 fr.
Les autres Départements et l'Etranger le port en sus.
Agence particulière à Paris, 26, rue Feydeau

Bureaux et Rédaction : Roubaix : 71, Grande-Rue. — Tourcoing, rue Carnot, 5
Directeur-Propriétaire : Alfred REBOUX

ABONNEMENTS ET ANNONCES : A Roubaix, aux bureaux du journal, Grande-Rue, 71. — A Tourcoing, aux bureaux du journal, rue Carnot, 5, et à la librairie Wattebow, rue Saint-Jacques, 30. — A Paris, à l'Agence Havas, place de la Bourse, 8. — A Bruxelles, à l'Office de Publicité, 40, rue de la Madeleine, à Mouscron, chez M. Olivier Lanoose, rue de la Station. — En vente à Paris aux Bibliothèques de la gare de l'Est, de la gare du Nord et de la gare St-Lazare.

CHRONIQUE

GRAND-PÈRE

Le commandant en retraite Durantin passait pour l'homme le plus insupportable de Rouen. N'entendez point par là qu'il fût méchant. Il possédait, au contraire, nombre de qualités qui eussent suffi à le faire apprécier. Mais son humeur acariâtre et vétilleuse était de celles dont on dit vulgairement qu'« elles lasseraient les anges », et chacun sait que nous imaginons copieuse la part d'endurance dévolue à ces esprits supérieurs.

I

Sorti du rang, le commandant Durantin, par un labeur acharné, un esprit de hiérarchie et de discipliné naturel à son caractère droit et rude, avait suppléé autant que possible à cette instruction première dont l'absence se fait toujours péniblement sentir. Promu capitaine, il put épouser une jeune fille presque sans fortune, mais bien élevée et bien née, qu'il fit beaucoup souffrir, tout en l'adorant. Le ménage paraissait uni; pourtant, Mme Durantin s'étiolait aux côtés de cet homme tout d'une pièce qui, sans le savoir et sans le vouloir, heurtait ses délicatesses intimes, ses habitudes et ses goûts.

Au bout de deux ans, elle mourut en mettant au monde un petit garçon, et son mari crut devenir fou de douleur ; il reporta sur le frêle orphelin toute l'affection immense et inexprimée que lui inspirait la mère ; cette ébauche d'être, qui vagissait à peine, incarna désormais son espoir, sa seule raison d'exister.

Peu après, mis à la retraite comme chef de bataillon, il alla, avec son fils et la bonne Héloïse, qui s'était acquis des titres à sa gratitude en soignant avec dévouement la chère disparue, habiter la ville de Rouen, une de ses premières garnisons, qui lui « rappelait le bon temps », disait-il, le temps toujours regretté de la jeunesse lointaine.

Le vieux soldat vécut assombri, mais relativement calme et consolé par l'espérance qui grandissait auprès de lui. L'enfant l'absorba tout entier. Il n'épargna rien pour que le petit acquît l'instruction, les façons choisies dont lui-même était dépourvu, et il le voyait déjà revêtu de ces grades supérieurs après lesquels il avait toujours soupiré sans compter les atteindre.

En ses jours d'audace, le rêve s'élargissait, le mirage se faisait éblouissant, et il saluait dans l'avenir prestigieux, son Jacques coiffé du képi richement brodé d'or, insigne de l'autorité suprême... Jacques général !... C'était pour le vieux retraité, comme une enivrante sensation d'apothéose qui lui tenait lieu de bonheur, le dédommageait en esprit de toutes les joies qu'il n'avait point connues.

Au lycée de Rouen, Jacques fit de médiocres études. Les sciences exactes ne le captivaient pas; seul, ce qui touchait à l'art obtenait de lui une attention soutenue. Par égard pour la mémoire de la mère qui avait du goût pour ces « bêtises », le commandant consentit à ce que le gamin étudiât le dessin et la musique, et ne tarda pas à s'en repentir.

Si « l'élève Durantin » témoignait aux équations et aux théorèmes une granitique indifférence il enlevait, en revanche, d'un crayon magistral autant que malicieux, la silhouette des professeurs, et tirait de son violon des accents qui « chaviraient le cœur », suivant l'expression pittoresque d'Héloïse.

Le commandant désespérait de le voir jamais entrer à l'Ecole de Saint-Cyr ou à l'Ecole polytechnique, et son humeur se ressentait de la déception prévue, lorsque Jacques, s'armant de courage, confia à son père sa vraie vocation : Il serait musicien.

Musicien !

La colère du vieux soldat ne connut pas de bornes ; il déclara que c'était là une profession de « va nu-pieds » dont il entendait qu'on ne lui parlât plus.

Jacques résista respectueusement, mais fermement, objectant non sans raison, qu'il serait un mauvais officier, alors qu'il pouvait être un fort bon musicien, et comme, sur ces entrefaites, il échoua aux examens que le commandant avait voulu qu'il subît, il y eut de douloureuses scènes, des paroles irréparables furent prononcées.

Exaspéré, toute l'autoritaire violente de sa nature remontée à la surface, le vieillard, en un paroxysme de fureur, s'oublia jusqu'à chasser son fils.

Profondément ulcéré, M. Durantin fut, depuis ce moment, l'homme inabordable que chacun redoutait. La première lettre venue de Paris demeura sans réponse, de même que toutes celles qui suivirent et se firent peu à peu plus rares. Puis, le facteur ne sonna plus jamais à la porte de la petite maison du faubourg Bouvreuil ; ce fut le silence de l'oubli ou de la tombe...

Et lentement, — si lentement ! — les années passaient.

II

Tandis que M. Durantin cherchait à distraire sa lourde peine par le spectacle animé des quais où se déverse la vie populeuse de la riche cité normande, un homme écrivait, à demi soulevé contre des oreillers, sur une pauvre couche, au fond d'une étroite chambre de la rue Saint-Denis, à Paris.

Il était tout jeune encore, mais d'une pâleur livide ; ses yeux s'élargissaient du regard étrangement profond et fixe de ceux qui, bientôt, ne regarderont plus ici-bas, et les quelques lignes qu'il traçait lui coûtaient d'indicibles efforts, car de grosse gouttes de sueur perlaient à son front, et, à tout instant la plume glissait de ses doigts tremblants.

Avec un geste d'inexprimable fatigue, il repoussa le buvard posé sur le drap et appela :

— Pierre !...

Un petit garçon de six à sept ans, qui jouait silencieusement près de la fenêtre, accourut en secouant ses magnifiques boucles blondes :

— Quoi, papa ?...

— Viens près de moi... tout près, dit le mourant.

Et en un mouvement de navrante et impuissante tendresse, il enveloppa l'enfant de son bras, lui murmurant d'une pauvre voix qui n'était déjà plus qu'un souffle :

— Ecoute, mon enfant... Je vais mourir... Prends cette lettre... Quand... je ne serai plus là, tu iras la porter à mon père... ton grand-père... Il est tout ce qui te reste de famille sur la terre... Tu lui promettras de lui obéir toujours... et... tu lui diras que ma dernière pensée a été le retrouver, là-bas, dans la petite maison de ma jeunesse... que je suis mort en le suppliant de t'aimer... et de me pardonner...

Les limpides prunelles bleues du petit Pierre s'emplissaient de stupeur :

— Où est-il, grand-père ? demanda-t-il, effaré de l'inconnu qui surgissait.

— A Rouen, répondit le père péniblement... N'aie pas peur, mon petit... Quand je serai parti, on aura pitié de toi... on te conduira vers lui... Sois bien sage... Embrasse-moi...

L'enfant éclata en sanglots, couvrant de baisers cette chère figure pâle qu'il sentait devoir disparaître. Il était trop petit pour savoir ce que c'est que la mort, mais il avait, depuis quelques jours, assez entendu prononcer son nom à voix basse pour comprendre qu'elle est une redoutable, une méchante qui entraîne les gens dans des pays noirs d'où l'on ne revient plus. Et tous deux, le père que chaque minute blêmissait davantage, et l'être fragile qui allait être abandonné dans la vie, restaient serrés l'un contre l'autre, cramponnés l'un à l'autre comme pour reculer la minute imminente de la séparation sans retour...

III

Quand Jacques Durantin eut été accompagné à sa dernière demeure par la concierge et les voisins, ces braves gens qui s'étaient cotisés pour habiller de deuil le petit Pierre et payer son voyage, le conduisirent, selon les suprêmes instructions du mort, à la gare Saint-Lazare, où, avec force démonstrations affectueuses, ils le remirent à un chef de train compatissant, qui promit de l'escorter jusqu'à destination.

Il avait plu toute la journée, une de ces pluies fines, serrées, interminables, et le soir s'était levé un vent aigre et puissant, qui tantôt se développait en larges rafales, tantôt décroissait avec des tristesses lentes de plainte.

Le commandant Durantin frissonnait au coin de son feu, écoutant ces voix qui hurlent la nuit dans la tempête ; les portes et les volets criaient, comme secoués par une main colère, un souffle haletant gémissait le long des corridors, et au dehors, à intervalles rapprochés, des sifflements passaient dans l'obscurité, ainsi que des appels mystérieux.

Le vieillard, soudain, dressa l'oreille ; il lui semblait, à travers le tumulte, entendre la sonnette tinter faiblement.

— Bah ! pensa-t-il, c'est le vent qui remue le battant !...

Mais le tintement timide se répéta. Plus de doute. On sonnait.

Le comandant se décida à aller ouvrir. Il affermit sur sa tête sa vieille calotte de drap et, serrant autour de lui les plis de sa robe de chambre, traversa, sous la pluie pénétrante, la cour étroite qui précédait sa maison. La porte ouverte, il ne vit rien d'abord, et se préparait à refermer le battant, lorsqu'une petite voix murmura très bas, près de terre :

— Bonsoir, monsieur.

Le commandant baissa ses regards et à la lueur incertaine d'un réverbère que l'averse faisait vaciller, distingua vaguement une gracile silhouette d'enfant, une tête mignonne, rumbée d'une chevelure d'or, qui émergeait d'un capuchon noir ; instinctivement le vieillard fut doux :

— Que veux-tu, petit ?...

Encouragé, le frêle visiteur reprit :

— Bonsoir, monsieur... C'est toi qui est mon grand-père ?...

M. Durantin tressaillit comme s'il eût reçu une décharge électrique :

— Je ne suis le grand-père de personne ! fit-il d'un accent redevenu rude ; passe ton chemin, enfant, tu te trompes !

La petite voix insista peureuse, dans un tremblement cristallin :

— Non, monsieur, je t'assure que je ne me trompe pas... Un homme du chemin de fer m'a mené jusqu'à ta porte... Mon papa m'a bien recommandé de venir te trouver quand il ne serait plus là... et il m'a donné cette lettre pour toi...

Un mince rectangle blanc remua dans l'obscurité Le commandant s'en empara avidement. Malgré le vent et le froid, de grosses gouttes de sueur descendaient sur ses tempes, le long de ses cheveux blancs, et ce fut d'un organe méconnaissable qu'il demanda :

— Comment s'appelait-il, ton papa ?

— Jecques Durantin, fit le petit avec assurance.

— Entre, enfant, entre !... s'écria le vieillard, bouleversé.

Il le prit par la main, et tous deux furent bientôt dans la salle à manger, où le commandant somnolait tout à l'heure, et où, maintenant, il examinait ardemment l'être menu qui arrivait ainsi... Le fils de son fils ! Mon Dieu ! cette chevelure d'or soyeux, ces grands yeux bleus... oui, c'était Jacques à cet âge !... Serait-il possible ?...

Le vieillard ne savait plus. Sa tête se perdait, ses prunelles s'obscurcissaient d'une étrange buée. De la lettre qu'il tenait entre ses doigts tremblants, il ne discerna d'abord qu'un brouillard grisâtre, puis, à force de volonté, il finit par lire :

« Père, pardon !... Pardon pour moi et pour lui, l'innocent que je t'envoie, mon petit Pierre bien-aimé... Tu vois, il se nomme comme toi, pour te prouver que je n'ai jamais cessé de te chérir... Je peux à peine tracer ces lignes afin de t'exprimer mon suprême désir : que tu recueilles mon fils et que tu l'aimes... Oh ! aime-le, père, je t'en supplie, cet orphelin qui n'a que toi au monde !... Je lui ai fait promettre de t'obéir toujours ; il te procurera toutes les satisfactions que tu n'as point reçues de moi... Tu as eu trop douloureusement raison : je meurs à la peine, sans regret pourtant, car ce n'est pas la chance qui fait les grands artistes... Et un peu plus tard, j'en suis sûr, on dira que j'ai été un grand artiste... Alors, tu pourras être fier du nom que tu m'as donné, que je transmets à mon cher petit Pierre... J'espérais qu'un jour tu nous bénirais, sa mère et moi. Le sort ne l'a point permis. Adorable compagne de ma misère, elle est partie la première, et je vais la rejoindre !... »

M. Durantin ne lut pas plus avant.

Il sanglotait, il attira petit Pierre contre son cœur frémissant.

Il n'y avait plus, à présent, de vieux « grognard » farouche, mais un pauvre grand-père au cœur vaincu, qui laissait tomber de chaudes larmes sur de blondes boucles d'enfant.

Paul JUNKA.

ACTUALITÉ

— Waldeck ! il est comme les autres !... Voilà cinq ans que tu es député socialiste, et il ne t'a seulement pas offert l'Algérie !

Informations

LE ROI LEOPOLD A LAON

Laon, 1er juin. — Le roi des Belges est arrivé en automobile ; il a déjeuné au buffet de la gare de Laon, puis il a visité la cathédrale et le panorama de la cure Saint-Vincent. Il est parti pour Coucy-le-Château et Pierrefonds. La présence du roi Léopold a été connue que tardivement ; ce n'est qu'après son départ que la population a su que le roi venait de visiter la ville.

HEUREUX GAGNANT

Paris, 1er juin. — Le Comité de la Loterie des Artistes dramatiques a été avisé, ce matin, que l'heureux gagnant d'un des lots de 100.000 francs, est M. Amédée Pontet, demeurant à Bordeaux.

FAUX BRUIT D'ATTENTAT

Paris, 1er juin. — Le bruit s'était répandu ce matin qu'un attentat à la dynamite avait été commis dans la soirée d'hier à l'angle du boulevard de la Chapelle contre une voiture où se trouvait un haut personnage politique. En réalité, un fiacre a tout bonnement écrasé une boîte contenant de la poudre, et ce fiacre était vide.

LE 14 JUILLET ET LA LIGUE DES PATRIOTES

Le *Drapeau* annonce que la manifestation annuelle de la Ligue des Patriotes, à la statue de Strasbourg le 14 juillet, aura, cette année, en raison des fêtes de Metz, une importance particulière. Le Conseil municipal de Paris s'y associera sans doute officiellement.

LETTRE DE M. ANDRE BUFFET A M. DE LUR-SALUCES

Paris, 1er juin. — M. de Lur-Saluces vient de recevoir de M. André Buffet la lettre suivante :

Mon cher ami,

Parmi toutes les fables inventées au sujet de ma démission, celle d'un désaccord entre nous est certes la plus absurde.

La veille même de votre départ pour la France, je vous confirmais, une fois de plus, ma volonté de me retirer, afin que vous ne fussiez pas surpris en prison par cette nouvelle. Vous combattiez, de votre côté, cette résolution. Il n'y a donc, il ne peut y avoir aucun lien entre le fait de votre rentrée et celui de ma démission...

Je vois, d'après les journaux, que mes paroles (j'ai été averti, mais non consulté) ont été fausement interprétées; j'en suis désolé, et tiens à rétablir le sens vrai de mes déclarations.

Lorsque vous m'avez fait part de votre détermination, je vous ai dit : « Vous ne me consultez pas, n'est-ce pas ? » Et je ne fis rien pour vous empêcher. C'était, et vous l'avez, je crois, parfaitement compris, une approbation de ma part.

Il est presque superflu d'ajouter que nous fûmes également d'accord qu'il n'y avait pas lieu de consulter le prince. Le consulter eût semblé solliciter de lui une défense que son amitié, pour vous, lui eût imposée.

Voilà la stricte vérité. Je suis de tout cœur avec vous et croyez, mon cher ami, à mes meilleurs et bien affectueux sentiments.

André BUFFET.

LE MINISTRE DE LA GUERRE A TOUL

Toul, 1er juin. — Le ministre de la guerre, accompagné du général Brugère, généralissime, est arrivé à Toul hier matin, à 7 h. 20. Il a été reçu à la gare par le général Langlois, commandant le 20e corps, le général Bolamann, gouverneur de Toul, qui lui a présenté les officiers supérieurs de la garnison, et M. Albert Denis, maire de Toul, qui a souhaité la bienvenue au ministre.

Le ministre et les généraux se sont rendus au fort de Pagny-la-Blanche-Côte, où ont eu lieu des expériences de tir à la mélinite.

Le ministre de la guerre est rentré à Toul à cinq heures ; il a visité l'hôpital militaire et a repris le train de 6 h. 02 pour Paris.

Le général André a quitté de nouveau Paris, samedi matin pour accompagner le Président de la République au Prytanée militaire de la Flèche.

L'ACCIDENT DE MONTCEAU-LES-MINES

Montceau-les-Mines, 1er juin. — Les huit blessés de l'accident survenu hier soir sur la ligne d'intérêt local de Montceau-les-Mines à Saint-Bonnet-Baubery, près de la gare de Mont-Saint-Vincent, ont été conduits à Saint-Bonnet où les médecins de Montceau qui s'étaient rendus sur les lieux pour porter secours ont continué les soins que nécessitait leur état.

En outre du conducteur-chef qui a eu les deux jambes cassées, les deux convoyeurs du train de voyageurs ont été, eux aussi, blessés très grièvement.

Les dégâts matériels sont considérables.

M. Trépont, sous-préfets de Châlon-sur-Saône, qui se trouve toujours à Montceau, s'est rendu immédiatement sur les lieux, accompagné de deux commissaires spéciaux. Le parquet de Châlon procède à l'enquête.

LE CAS DE M. LIONNE

Alger, 1er juin. — On sait que dans l'affaire intentée à M. Lionne, pour injures au commissaire central, le tribunal correctionnel s'était déclaré compétent.

M. Lionne avait fait apel de ce jugement. La cour d'appel a cassé le jugement correctionnel, reconnaissant que M. Lionne avait agi, dans l'affaire qui a donné lieu à une scène violente entre lui et le commissaire central, comme officier de police judiciaire et qu'à ce titre l'affaire ne relevait pas du tribunal correctionnel.

M. Lionne a été mis en liberté provisoire.

NAISSANCE D'UNE PRINCESSE ITALIENNE

Rome, 1er juin. — La reine s'est heureusement accouchée d'une princesse. La reine et l'enfant sont en bonne santé.

La jeune princesse prendra les noms de Yolande et Marguerite. Quoiqu'on n'en laisse rien paraître, la déception est grande à la cour et dans les milieux officiels, où l'on espérait un héritier à la couronne.

LES TROUBLES SANGLANTS DE LA COROGNE

La Corogne (Espagne), 1er juin. — La collision d'hier soir, entre la gendarmerie et les grévistes, a été sanglante ; deux hommes et une femme ont été tués ; il y a de nombreux blessés. La bagarre a duré plus d'une heure ; les grévistes ont fait face à la gendarmerie, et on tient de nombreux coups de revolver. Des médecins soignent de nombreux blessés à l'hôpital civil, qui est plein ; de nombreuses arrestations ont été opérées. L'état de siège est appliqué avec rigueur.

CHOSES ET AUTRES

Un riche fermier promettait, par la voie des journaux, vingt mille francs à « celui qui le rendrait borgne ».

De nombreux médecins accourent ; ils vont chez l'homme ; — il était aveugle !

—x—

Les bonnes amies :

— Voyez donc, chère amie, Mme X... Comme sa robe est mal faite !...

— C'est vrai... odieusement ratée ! Mais si elle était bien faite, elle ne lui irait pas !

VOYAGE PRÉSIDENTIEL

M. Loubet au Mans et à La Flèche

Le Mans, 1er juin. — M. Loubet, parti ci matin de Paris, est arrivé à la gare du Mans ce matin, à 9 h. 56. Il était accompagné du général André, ministre de la guerre ; de M. Caillaux, ministre des finances, et des membres de ses maisons civile et militaire.

Il a été reçu sur le quai de la gare par le préfet, le général de Benoist, commandant le 4e corps d'armée ; le maire du Mans, le Conseil municipal, les fonctionnaires et M. de Larminat, directeur de la Compagnie de l'Ouest.

Le maire lui a présenté les membres du Conseil municipal et lui a souhaité la bienvenue. M. Loubet a répondu :

Je vous remercie des sentiments que vous venez d'exprimer. Je sais quelles sont les opinions de la ville du Mans. Je sais quel dévouement vous apportez à la conservation des intérêts matériels et moraux de cette ville.

Je sais aussi quel est votre attachement profond et éclairé au gouvernement de la République.

J'ai promis à Nice de venir présider votre Congrès fédéral en 1902 : je n'y manquerai pas.

J'aurais pu me dispenser de m'arrêter au Mans, mais je n'ai pas voulu traverser, sans y rester quelques instants, le chef-lieu de ce département qui compte un ministre un représentant si éminent, M. Caillaux.

Je suis très heureux de me trouver au milieu de vous. Je vous remercie, Monsieur le Maire, de ce que vous faites pour la ville du Mans et du dévouement éclairé, — je tiens à répéter le mot, — que vous ne passez de montrer pour la République.

Le préfet et le maire ont invité le président de la République à se présenter au public réuni dans la cour extérieure de la gare.

M. Loubet accepte cette invitation, traverse les voies et les bâtiments, et s'arrête quelques instants sur le perron.

Les 200 ou 300 personnes qui se trouvent dans la cour saluent le président de la République aux cris de : Vive Loubet ! Vive le président de la République !

M. Loubet regagne ensuite son wagon. Le train part à 10 h. 10 pour la Flèche.

A LA FLÈCHE

La Flèche, 1er juin. — Le train présidentiel est entré en gare à 11 h. 25, en avance de 20 minutes sur l'heure fixée pour l'arrivée.

Le Président descend du wagon-salon, suivi du général André, de M. Caillaux, de M. Abel Combarieu, du général Dubois, etc.

Après les souhaits d'usage, M. Loubet a remis des médailles d'honneur à un certain nombre d'agents des Compagnies d'Orléans et de l'Ouest.

Le président quitte ensuite la gare.

Lorsqu'il paraît sur la place, il est salué par les cris répétés de : « Vive Loubet ! Vive la République ! » La musique du 117e de ligne joue la *Marseillaise*, pendant que le Président passe devant les groupes formés par les membres des diverses associations o usociétés de La Flèche et de l'arrondissement.

M. Loubet monte alors en voiture pour se rendre au Prytanée militaire.

Personne n'a assisté à la visite du Prytanée. La

LES SALONS PARISIENS

PAR UN PROVINCIAL

SIXIÈME ARTICLE

Aux Artistes Français. — La médaille d'honneur de peinture. — Les envois des peintres du Nord

Depuis la publication de notre dernier article, notre service d'informations parisiennes nous a apporté le résultat du jury de peinture pour l'attribution de la médaille d'honneur Résultat négatif, comme on l'a vu : les voix se sont éparpillées sur six noms et aucun de ces noms n'a recueilli un nombre suffisant de suffrages. Donc, il n'y aura pas de médaille d'honneur de peinture pour le Salon de 1901. D'aucuns prétendent tirer de ce fait la déduction suivante : il n'y a, au Salon actuel aucune œuvre vraiment transcendante qui enlève tous les suffrages. D'autres pensent qu'il y a dans le jury divergence de vues sur la façon d'attribuer cette haute récompense. Faut-il la décerner à l'auteur d'une œuvre exposée cette année même et d'une valeur hors de pair, ou faut-il tenir compte de l'ensemble des productions d'un artiste.

Sans vouloir trancher le différend, nous croyons que les uns et les autres ont raison et dans les éléments d'appréciation doivent entrer en ligne de compte, non seulement l'œuvre du jour, mais aussi les œuvres antérieures qui en ont été, en quelque sorte, les prolégomènes.

Quoiqu'il en soit, nous voulons consacrer une mention spéciale aux envois des artistes qui ont été mis sur les rangs pour l'attribution de la médaille d'honneur.

M. Gabriel Ferrier expose un portrait fort joli de Mlle Vivianne B. B... et une composition allégorique *L'Opéra Comique*, plafond destiné au foyer du théâtre de Nîmes.

M. Henri Martin, un pointilliste et un impressionniste. Nous pouvons ne pas goûter complètement son procédé, mais nous devons rendre hommage au sentiment poétique dont il enveloppe ses œuvres. Sa *Bucolique* nous montre un poète cherchant l'inspiration pour chanter sur son luth le spectacle de la paisible vie des champs qui se déroule sous ses yeux.

De M. Joseph Bail, nous avons parlé dans un article précédent. M. J. Wencker a donné un portrait de jeune femme et une scène biblique : *Venez à moi*, d'un très grand sentiment. L'envoi de M. Gaston Saint-Pierre comprend, outre un portrait de jeune fille, une étude de femme arabe *L'attente au rendez-vous*, dans le genre de celles que nous possédons au musée de Tourcoing.

M. Ch. Busson a un paysage très enveloppé : *Un soir au Berry*. La brume s'étend sur la nature qui s'endort, on sent que, successivement, tous les plans disparaissent dans l'obscurité ; seul, l'horizon est encore teinté des reflets adoucis de la lumière du jour. Tout cela est d'une mélancolie pénétrante.

M. G. Rochegrosse est toujours brillant comme conception et comme exécution. *La légende merveilleuse de la Reine de Saba et du Roi Salomon*, grand tryptique, se présente avec toutes les splendeurs de coloration et de mise en scène que comporte cette scène d'Orient.

Voilà les artistes et voilà les œuvres qui ont rendu le jury perplexe au point de n'être pas arrivé à se mettre d'accord sur un nom.

Et maintenant, poursuivons notre revue.

Nous avons toujours goûté le dessin très pur de M. Henry Jacquet, sa coloration fine et élégante. L'envoi de cette année se recommande encore par ces mêmes qualités. Notre concitoyen expose à la salle 32 le portrait d'une religieuse de l'ordre des Visitandines. Il a admirablement réussi à donner à cette physionomie son caractère propre : la vie anime une figure qui respire la bonté. Les détails du costume sont faits avec soin : c'est, en un mot, une excellente peinture.

« LA PESÉE », par M. Alfred Desplanques

Le Salon des Artistes Français renferme d'ailleurs quantités de très beaux portraits : il nous faut en énumérer quelques-uns au hasard des impressions que nous avons notées. Tels le portrait de M. Loubet, Président de la République, par M. Bonnat ; celui de Léon XIII, par M. Benjamin Constant, et nous avons admiré ici avec quel accent de respect et de conviction de maître avait reproduit les traits caractéristiques du Souverain Pontife ; puis, par M. Pinta, un portrait en pied du cardinal Desprez, qui fut autrefois, comme on le sait, doyen à Roubaix ; et encore, une délicieuse *Yvonne*, portrait dejeune fille, par M. Jules Lefebvre ; deux portraits par le vieux maître Hébert, dont l'âge n'a amoindri ni la délicatesse de touche ni l'élégante facture ; un fin profil de femme se détachant sur un fond bleu qui fait reconnaître aux inimitables tons nacrés des chairs, la manière de M. Henner ; un gracieux groupe de quatre jeunes filles, par M. Flameng ; une jeune femme fort jolie, par M. Bouguereau ; le portrait de Mme Térouane, par M. A. Mulaton.

Des portraitistes du Nord, nous nous plaisons à citer le portrait de Mlle Simone L.... par M. Léon Comerre, l'un des beaux morceaux du Salon ; celui très ressemblant de M. le sénateur Maxime Locomte, peint par Mlle A. Locomte, et enfin, le portrait d'un industriel de Tourcoing, par M. R. Lothe, œuvre d'une réelle distinction.

A la salle 26, nous avons trouvé une petite toile qui nous intéressait tout particulièrement, parce qu'elle provient d'un de nos concitoyens : *La pesée*, par M. Alfred Desplanques. Dans un coin de son fournil et bien en lumière, un boulanger est occupé à peser la pâte qu'il vient de sortir du pétrin et qui deviendra bientôt l'appétissant pain, à croûte dorée. Traitée dans une note très claire, la composition de M. Desplanques se recommande par ces qualités de consciencieuse observation et de pureté de dessin qui caractérisent le talent bien personnel de M. Desplanques.

Il est fâcheux que la toile de l'artiste tourquennois ait été placée un peu haut et ait à subir le voisinage d'un immense tryptique dans lequel M. C. Duvent glorifie le travail à l'Exposition de 1900.

(*A suivre.*) DE L'EPINETTE.